

**LE
SECRET D'
AUGUSTINE**

Jean-Christophe **CADILHAC**

Jean-Christophe Cadilhac

Le Secret d'Augustine

© Jean-Christophe Cadilhac, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8168-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Sophie et Cécile, mes sœurs essentielles.

*« Chaque enfant qu'on enseigne est un homme qu'on gagne.
Quatre-vingt-dix voleurs sur cent qui sont au bagne
ne sont jamais allés à l'école une fois,
et ne savent pas lire et signent d'une croix.
C'est dans cette ombre-là qu'ils ont trouvé le crime.
L'ignorance est la nuit qui commence l'abîme.
Où rampe la raison, l'honnêteté périt »*

Les quatre vents de l'esprit, Victor Hugo (1881)

Prologue : Paris, 5 avril 1871

La trêve après la fureur.

Quelques heures de répit dans la guerre que le gouvernement de Thiers a déclarée à la Commune le 2 avril 1871. On a enterré ses morts. Des dizaines de prisonniers ont été froidement fusillés sur ordre de la hiérarchie militaire. La Commune, dans sa proclamation au peuple de Paris du 4 avril, a dénoncé ces trahisons et ces atrocités, exhortant les citoyens, victimes de cette guerre sauvage, à faire preuve du même courage et du même dévouement que ceux déployés par la garde nationale, restée fidèle à la République et dont les artilleurs, au prix de lourds sacrifices, ont éteint le feu de l'ennemi.

Une femme marche d'un pas lourd sur le pavé inégal, emmitouflée dans un long manteau noir qui lui fait une épaisse silhouette. Elle se dirige vers le faubourg Saint-Antoine en longeant les murs. Une capuche lui recouvre la tête. Il est tôt, le jour se lève à peine. Elle fait un détour pour éviter des barricades dressées pendant la nuit, gardées par des hommes en armes qui discutent, debout, en cercle, autour d'un feu alimenté de cagettes et de planches de bois. Tout en parlant fort, les hommes tendent leurs mains vers les flammes qui dansent. Parvenue à un carrefour, la femme s'arrête un instant, reprend son souffle, passe une main entre les boutons de son manteau, s'assure que le nourrisson est bien sanglé sur son ventre puis reprend sa marche de son pas pesant.

Hier, tandis qu'au dehors, dans un indescriptible tumulte, s'échangeaient des coups de fusil dans une capitale désertée, elle aidait une jeune femme à accoucher dans un réduit sordide au troisième étage d'un immeuble à moitié éventré. Par chance, tout s'était bien passé et la jeune mère récupérait.

Combien d'enfants ont-ils vu le jour au même moment au beau milieu de ce

chaos, se demande-t-elle en parcourant les derniers mètres la menant à l'Hospice des Enfants-Trouvés du faubourg Saint-Antoine, réuni à l'ancien oratoire de la rue d'Enfer, sa destination.

La lourde porte de bois massif qui marque l'entrée de l'hospice est à moitié ouverte. Elle la franchit, se risque à l'intérieur. Le contraste entre le calme de la rue et l'effervescence qui règne dans la cour est saisissant. Une quinzaine de sœurs de la charité s'affairent à transporter de volumineux sacs de céréales entassés sur une charrette brinquebalante aux essieux tordus, tirée par deux ânes maigres.

Elles forment une procession menant à une remise que l'on peut entrevoir au fond de la cour, à gauche d'un grand escalier de pierre. Elles y déposent leur chargement, en ressortent aussitôt pour venir caler un nouveau sac sur leurs épaules. D'autres les portent à deux, comme on porterait un blessé pour l'évacuer du front. Chacune s'affaire dans la pâleur de l'aube naissante, concentrée sur sa tâche. Tout doit être rentré et vite. Ne rien laisser dans la cour. Depuis plusieurs semaines, des hordes de pillards, foulard sur le visage, couteau à la ceinture, écument Paris, cassent et volent, semant la terreur, sans épargner les beaux quartiers. Ils vont chercher l'argent et la nourriture là où ils se trouvent.

La femme se fige et observe un moment ce manège avant d'aviser l'une des sœurs passant à proximité, lui faisant signe de s'approcher. C'est une jeune femme de grande taille aux joues rougies par le froid, venue jeter un coup d'œil inquiet à l'extérieur.

— Bonjour ma sœur.

— Bonjour Madame. Vous ne pouvez pas rester là à bloquer la porte, nous attendons une livraison d'un instant à l'autre.

— Je n'en ai pas pour longtemps, ma sœur.

Ce disant la femme écarte les pans de son manteau, laissant voir le nourrisson blotti contre son sein.

— Je viens de trouver ce bébé sous le porche de l'église Saint-Paul-Saint-Louis, dans un couffin bourré de linges. Personne autour, pas un message, pas un document, juste un collier et un médaillon qui renferme la photo jaunie d'une femme, sans doute sa mère. Le bébé semble en bonne santé, il est bien couvert et a dû être déposé il y a peu.

— Mon dieu, c'est le troisième qu'on nous dépose en deux jours, répond la sœur. Et il va y en avoir d'autres, beaucoup d'autres. Il y a trop de souffrance, de désespoir, de pauvreté et tout cela va encore s'aggraver. La colère gronde, le peuple de Paris se soulève. Sainte Marie, venez en aide à ces pauvres gens qui ne peuvent même plus nourrir leurs enfants.

Sur ces paroles, la sœur se signe à trois reprises avant d'inviter la femme à la suivre.

— Venez avec moi, ne restez pas au froid avec ce bébé. Allons remplir les papiers pour l'accueil de ce pauvre innocent. Je vais demander à une autre sœur de me remplacer. Faites attention aux marches, avec cette humidité elles sont glissantes.

Après avoir traversé la cour, elles gravissent les escaliers et pénètrent toutes deux dans le bâtiment.

PARTIE I

Chapitre 1 : L'arrivée à la Rochelle, 11 janvier 1901

La foule se presse aux abords de la maison d'arrêt, des hommes, des femmes, quelques vieillards, mais aussi des enfants venus se faire peur, dans un brouhaha de cris et d'injures.

Des barrières les tiennent à distance, tandis que nous arrivons de la gare en cortège, d'un pas pesant, sous bonne escorte gendarmesque.

Un peu plus tôt, exténués, sous les huées d'un public déjà nombreux massé alentour, nous nous extirpions des wagons cellulaires où nous avions été entassés, par dix-neuf.

Sur le quai, après nous être ébroués dans un déploiement de membres ankylosés, nous avons entamé notre marche lente et saccadée vers la prison, entravés par les fers à nos chevilles.

Le trajet en train, depuis Poissy, a été long et pénible, sans eau, ni nourriture, ponctué par les quolibets de soldats rustres montant la garde. Ils nous traitent comme des chiens, pour eux nous ne sommes déjà plus des hommes, tout au plus des corps encombrants dont ils ont hâte de se débarrasser, des rebuts, des déchets.

Le bruit, la promiscuité, l'inconfort, et surtout la crainte de l'agression nous avaient privés de sommeil. Le froid, mordant, nous avait saisi, nous pouvions nous estimer chanceux, un mois plus tôt il gelait à pierre fendre et un jeune condamné, venant de Caen, n'avait pu être réveillé une fois à destination. Celui-là, au moins, aura évité le bagne et pu être enterré parmi les siens. Beaucoup avaient envié son sort, la chance était de son côté ce jour-là.